

# DE L'ANTI-JUDAÏSME CHRÉTIEN AU MYTHE DU COMLOT JUIF INTERNATIONAL (Alban Perrin, 14 janvier 2019, Angers)

Résumé: dans le contexte actuel, il est encore plus nécessaire de définir rigoureusement ce qu'est l'antisémitisme et quand il est né, comment il s'est construit à partir de l'antijudaïsme chrétien médiéval. Quelle que soit la période considérée, il s'appuie toujours sur une vision mythologique et polysémique du Juif. Enfin, depuis les années 2000, loin d'être résiduel, il ressurgit avec force à travers les réseaux sociaux.

## I- DEFINIR L'ANTISEMITISME

### 1) Apparition du terme :

Le terme est apparu en Allemagne à la fin du XIXe siècle dans le contexte de la proclamation de l'Empire allemand et de la reconnaissance juridique de l'égalité des Juifs d'Allemagne, processus enclenché environ un siècle plus tôt (émancipation par le Parlement de Francfort en 1848 puis dans le cadre de la Confédération d'Allemagne du Nord en 1869). Cette évolution est insupportable pour les nationalistes allemands, qui considèrent que le Juif serait par essence un élément extérieur à la nation.

Il convient également de resituer cela dans le contexte plus large des bouleversements que connaît la nation allemande dans la seconde moitié du XIXe siècle, notamment l'entrée très rapide dans l'industrialisation, entraînant une urbanisation accélérée et une prolétarisation. Certains y voient la remise en cause d'un modèle ancestral, dont les Juifs seraient les instigateurs et les bénéficiaires.

Apparaissent alors des brochures, des pamphlets, comme celui du journaliste Wilhelm Marr, considéré comme « l'inventeur » du terme *antisemitismus* (dans le sens d'hostilité aux Juifs) dans *Der Sieg des Judenthums über das Germanenthum* (La victoire du judaïsme/de la judéité sur la germanité d'un point de vue non confessionnel) en 1879 [W. Marr participe à la création d'une ligue des antisémites en septembre 1879).

Cela constitue une rupture avec l'antijudaïsme chrétien depuis le Moyen Âge et depuis Luther. Ce dernier espérait en effet que la Réforme entraînerait la conversion des Juifs, ce qui ne fut pas le cas, d'où un pamphlet très violent en 1543 (cf. LUTHER Martin, *Des Juifs et de leurs mensonges*, Édition critique. Traduit de l'allemand par Johannes Honigmann. Introduction et notes par Pierre Savy, Honoré Champion, « Bibliothèque d'études juives », 55, Paris, 2015), dans lequel certains ont vu une filiation entre Luther et Hitler (théories du chemin particulier ("Sonderweg") de l'Allemagne), ce qui semble peu crédible si l'on pense au contexte français de 1898 qui voit également une poussée de l'antisémitisme (cf. à ce sujet BIRNBAUM Pierre, *Le moment antisémite. Un tour de la France en 1898*, Fayard, Paris, 2015).

### 2) Un basculement dans le contexte scientifique du XIXe siècle :

L'antisémitisme renvoie à la vision des Juifs comme une population biologiquement, racialement différente, profondément étrangère. Il y a là un glissement à partir de ce qui relève de la langue, de la culture, vers une catégorie raciale. Les linguistes européens du XIXe ont en effet identifié une origine commune aux langues hébraïque, arabe, araméenne, phénicienne, assyrienne et guèze (éthiopien ancien), qu'ils ont qualifiées de sémitiques. Mais persiste ici un fond religieux, puisque les linguistes ont choisi le terme en référence aux descendants de Sem, fils de Noé et ancêtre d'Abraham (dont, selon la Bible, descendraient les Arabes par Ismaël, et les Juifs par Isaac). Il y a donc là confusion entre démarches scientifique et religieuse.

Ce glissement s'opère à un moment de l'histoire des sciences où, pour connaître, l'on veut d'abord classer. On hiérarchise, on classe les populations, et l'on peut même dire que le racisme est la science de l'époque. On considère comme un fait établi qu'il y a des races, qui n'ont pas toutes les mêmes capacités, la race blanche se situant au sommet de la hiérarchie. Ce schéma est enseigné dans les écoles de la Troisième République: le député radical Paul Bert, élève de Claude Bernard, membre actif de la société d'anthropologie de Paris mais aussi promoteur de l'école laïque, écrit plusieurs manuels de sciences considérés aujourd'hui comme racialisés (cf. par exemple *La 1<sup>ère</sup> année d'enseignement scientifique*, A. Colin, 1884, disponible sur Gallica).

L'antisémitisme marque donc une mutation de la haine antijuive. Les Juifs ne sont plus vus comme les adeptes d'une religion séparée mais comme une race. Ils seraient par essence des étrangers et n'auraient donc pas vocation à s'assimiler dans la nation. La méfiance à leur encontre est d'autant plus forte qu'ils ne sont pas identifiables physiquement, d'où l'invention de critères. Ce basculement est diffusé en France par Edouard DRUMONT, à travers son pamphlet *La France juive* (Flammarion, Paris, 1886) et son journal *La Libre Parole* (créé en 1892, avec des slogans comme « la France aux Français »). Les Juifs étant citoyens français depuis 1791 (environ 40 000 personnes, principalement en Alsace-Lorraine), la France faisait pourtant figure de modèle pour les Juifs d'Europe centrale, même si cela était encore contesté par certains comme l'a montré l'Affaire Dreyfus.

NB : l'Affaire Dreyfus est un moment de cristallisation d'un antisémitisme politique, fondamentalement anti-républicain. Elle n'était possible qu'en France, seul État où un Juif pouvait appartenir à l'Etat-major [NB: en Allemagne par exemple, aucun Juif ne put occuper de position importante dans l'armée, les Affaires étrangères ou l'administration d'Etat tant que Bismarck fut au pouvoir]. D'ailleurs, à l'époque, était fréquemment utilisé le proverbe yiddish : "Heureux comme Dieu en France", et l'antisémitisme y était finalement le seul point commun entre les différents nationalistes. Même si elle témoigne d'un antisémitisme virulent, elle s'achève par la victoire de la pensée des Lumières et de la légalité républicaine.

C'est également à ce moment-là qu'apparaît une figure de style souvent reprise par la suite, comme chez Charles Maurras avec « les penseurs antisémites estiment que ... », comme si la haine des Juifs étaient une forme de pensée.

### 3) L'antisémitisme se distingue du racisme :

En effet, les antisémites ne pensent pas que les Juifs sont tout en bas de la hiérarchie raciale, au contraire, ils les voient tout en haut et tirant les ficelles. L'antisémitisme se différencie donc du racisme négrophobe par l'idée d'une vaste conspiration, d'un complot pour prendre le contrôle du monde. L'antisémitisme est un racisme à l'envers. Cette idée de conspiration apparaît assez tôt. Ainsi, la Révolution française est-elle vue comme un complot judéo-maçonnique. De même, dans *Le Juif errant* d'Eugène Sue, (publié en feuilleton dans *Le Constitutionnel* en 1844-1845, un des plus grands succès de librairie du XIX<sup>e</sup> siècle), il est question d'un complot animé par les jésuites pour s'emparer d'un héritage fabuleux, et de Juifs se réunissant dans les cimetières (NB : le roman lui-même ne traite pas d'un complot juif, le Juif errant et sa sœur étant plutôt des puissances protectrices).

Ces visions séculaires se cristallisent dans un faux fabriqué par l'Okhrana (services secrets du tsar) à Paris, publié en 1901, intitulé *Les Protocoles des Sages de Sion* : l'objectif est de dissuader le tsar Nicolas II de faire des réformes libérales qui lui seraient inspirées par les Juifs pour le renverser. Cela ne tient pas : les gens qui font des réunions secrètes ne font pas de compte-rendus ! Cela est à mettre en valeur afin de lutter contre les préjugés.

Il s'agit donc d'un faux et d'un plagiat : Matvei Golovinsky reprend un pamphlet de Maurice

Joly contre Napoléon III (*Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu*, A. Mertens, Bruxelles, 1864) dont il recopie ou paraphrase des paragraphes entiers en remplaçant Napoléon III et « financiers » par « juifs ».

Cf. COHN Norman, *Histoire d'un mythe. La « conspiration juive »*, traduction de Léon Poliakov, Gallimard, Paris, 1967, réédition Folio histoire 1992.

Cf. EISNER Will, *Le complot. Histoire secrète des Protocoles des Sages de Sion*, Grasset, 2005.

Ces protocoles sont reproduits largement, après la Première Guerre mondiale surtout. C'est particulièrement grave dans l'Empire allemand, où la défaite apparaîtrait incompréhensible, et donc plus facilement perçue comme le fruit d'un complot. Le texte, notamment la 4<sup>e</sup> séance des protocoles, était connu d'Hitler ; le journal de Goebbels fait par exemple état d'une discussion avec Hitler sur l'authenticité des protocoles : « peu importe, ce qu'il contient est la vérité ». Dans le contexte agité de l'après-guerre, certains voient ainsi dans la Constitution de Weimar, rédigée par un Juif (Hugo Preuss, juriste et homme politique, vu comme le père de la constitution de 1919), ou dans l'élection de députés juifs, la preuve que la guerre était bien un complot ourdi par les Juifs (« canons américains »). Ainsi Hitler, dans son discours du 30 janvier 1939 au Reichstag, rend les Juifs responsables non seulement de la guerre qu'il va lui-même déclencher, mais également de la précédente ! (« aujourd'hui je serai encore un prophète : si la finance juive internationale en Europe et hors d'Europe devait parvenir encore une fois à précipiter les peuples dans une guerre mondiale, alors le résultat ne serait pas la bolchevisation du monde, donc la victoire de la juiverie, au contraire, ce serait l'anéantissement de la race juive en Europe... »).

Cf. KLEMPERER Victor, *LTI, la langue du IIIe Reich*, Albin Michel, collection Bibliothèque des Idées, Paris, 1996, réédition Agora Pocket)

#### 4) La fin de la Seconde Guerre mondiale ne signifie pas la fin de l'antisémitisme :

En effet l'antisémitisme réapparaît dans les démocraties populaires et en URSS. Après la guerre, le Comité juif antifasciste est liquidé (créé en 1941, conférences aux Etats-Unis avec A. Einstein), ses responsables tués. Mais surtout il ressurgit avec le complot des blouses blanches en 1952, imputé à des médecins juifs qui auraient organisé l'empoisonnement de Staline. Cependant le terme utilisé est alors plutôt « cosmopolitisme », « antisionisme », d'une part parce qu'Israël a finalement choisi le camp américain et d'autre part parce que l'URSS vainqueur de l'hitlérisme ne peut être antisémite.

C'est le cas en Tchécoslovaquie lors du procès Slansky en 1952 (cf. LONDON Artur, *L'Aveu*, 1<sup>ère</sup> édition en 1968, réédition Gallimard, Paris, 1986) : la quasi-totalité des accusés est qualifiée de « sionistes » et il est question d'un vaste complot sioniste lié aux Etats-Unis pour contrer la mise en place d'un pouvoir ouvrier dans les démocraties populaires. C'est également le cas en Pologne où Gomulka (dont la femme est pourtant d'origine juive) s'en prend aux étudiants de l'appareil communiste et organise en 1968 une purge qui cible les Juifs (exclus du Parti ouvrier unifié polonais).

Le terme « antisionisme » est donc idéologiquement très marqué (cf. sur le site *Égalité et réconciliation* d'Alain Soral : sionisme=juif). Certes, historiquement il y eut des Juifs antisionistes, par exemple dans le BUND (mouvement socialiste juif) : Marek Edelman, un des instigateurs et dirigeants du soulèvement du ghetto de Varsovie, raconte dans son autobiographie que les jeunes militants du BUND entonnaient des chants antisionistes, et il a toujours refusé de quitter la Pologne qu'il considérait comme son pays. Et il y a également un antisionisme religieux. Ainsi, Albert Londres en 1928-1929, dans *Le Juif errant est arrivé* (réédition Motifs, 2011), suit un militant sioniste qui sillonne les Carpates pour rallier des Juifs misérables à sa cause, mais il se heurte à l'incompréhension voire à l'hostilité des plus religieux, qui considèrent que seule la venue du Messie permettrait l'avènement du royaume d'Israël. C'est la raison pour laquelle aujourd'hui encore les Juifs ultra-orthodoxes sont autorisés à ne pas faire leur service militaire en Israël. Les plus radicaux ne reconnaissent pas la

légitimité de l'État dans lequel ils vivent. Il n'en demeure pas moins que le terme « antisioniste » est utilisé aujourd'hui par tous ceux qui, à l'instar d'Alain Soral ou de Dieudonné, ne peuvent ouvertement se déclarer antisémites.

### **I- LE JUIF, UNE FIGURE MYTHOLOGIQUE ET POLYSEMIQUE :**

Un mythe est un récit relatant des faits imaginaires, l'expression allégorique d'une idée abstraite. « Le » Juif est fréquemment perçu comme l'incarnation du mal, la cause des malheurs du monde, le traître par excellence. La figure du « Juif » est également associée à l'argent, à la question du sang. On connaît également le mythe du juif errant... Cette vision mythologique est présente aussi chez les nazis. Dans un livret de propagande destiné aux enfants (*Der Giftpilz, le champignon vénéneux*), « le Juif » est présenté comme l'incarnation du Diable sous une forme humaine.

### **II- ANTISEMITISME ET « LIBERTE D'OPINION » :**

Jean-Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive*, 1944 : l'antisémitisme n'est pas une opinion, il ne relève pas du droit à la liberté d'opinion, c'est une passion. Le titre du livre de Delphine Horvilleur *Réflexions sur la question antisémite* (Grasset, Paris, 2018) fait référence à l'ouvrage de Jean-Paul Sartre.

Loi du 29 juillet 1981 sur la liberté de la presse, chapitre IV, article 23 (provocation aux crimes et délits, modifié le 21 juin 2004).

Internet et les réseaux sociaux : on assiste aujourd'hui au renouveau des préjugés antisémites, les réseaux sociaux sont les nouveaux vecteurs de la haine. Grâce à internet, ce qui restait dans l'entre-soi de l'extrême droite française a beaucoup plus d'écho.

On pensait l'antisémitisme résiduel jusqu'au début des années 2000. On tue à nouveau des Juifs en France (I. Halimi, Sarah Halimi, école Ozar Hatorah, Hypercashier...).

### **QUESTIONS**

Q: Existence d'un antisionisme pas antisémite, plutôt à gauche, en comprenant le sionisme comme la volonté de faire le Grand Israël?

A. P.: sionisme est le projet d'Etat-nation pour les Juifs, qui naît à la fin du XIXe en Europe centrale. L'antisionisme est la négation de ce droit à un État. Pour critiquer la politique de l'État d'Israël, on n'a pas besoin de ce terme.

Frédéric LEROUX, professeur d'histoire-géographie, collège de l'Evre, Montrevault sur Evre, 49  
Françoise MOREAU, professeur d'histoire-géographie et d'histoire des arts, lycée Clemenceau, Nantes, 44.